STENDHAL. L'aventure de Léon XII (Nouvelle) 6

Jean Pinot. Sommes-nous meilleurs qu'autrefois ? 14

Émile Faguet. Un historien du symbolisme... 37

Alfred Capet. La mort de Sainte-Hélène (documents inédits)... 18

J. B. Coissac. Les superstitions des jeunes ouvrières parisiennes... 63

Bernard Taft. Dans la latte (roman)/V... 70

Charles Simond et A. de Laumé. La vie anglaise... 88

Jean Psichari. Petits poèmes... 100

Gabriel Trarieux. Monastère dramatique... 104

Voir la suite, page 2 de la couverture

N° 1. 1er Janvier. 1913

XXIVe ANNÉE

Bimensuelle

V° série — Volume C

DIRECTEUR-RÉDACTEUR EN CHEF : JEAN PINOT

PARIS. 45, Rue Jacob. PARIS

Copyright 1913, by La Revue C. All rights reserved.
UN HISTORIEN DU SYMBOLISME

Tacrède de Visan nous donne un volume très curieux sur le Lyrisme contemporain, c'est-à-dire sur les poètes et prosateurs qu'on a généralement nommés « symbolistes », du mot le plus loix qu'on ait pu trouver pour les désigner, comme M. de Visan, non seulement le confesse lui-même, mais le proclame.

Car, en les appelant ainsi, on les désignait, non point du tout par leurs tendances, mais un de leurs procédés et par un procédé qui ne les discriminait pas beaucoup de telle autre école ou de telle autre encore et c'est un peu comme si l'on avait appelé les romantiques les « métaphoristes » et les classiques les « maximastrès ».

Mais enfin, le nom de symbolistes a prévalu, ce qui, du reste, a fait du tort à ceux qui l'ont porté, parce que cela a persuadé au grand public que les symbolistes étaient surtout des énigmatiques et qu'il fallait toujours chercher un sens caché sous quoi ce fût qu'ils écrivaient ; mais enfin, le nom de symbolistes a prévalu.

Le livre que M. de Visan écrit sur eux est à la fois incomplet et hypermétrique. Il ne remplit pas le sujet et il le dépasse. D'une part, il y parle ni de symbolistes très notoires comme Mallarmé, Claudel, Francis Jammes, Gustave Kahn, lacune que M. de Visan regrette lui-même et qu'il annonce à demi qu'il comblera plus tard ; et, d'autre part, il nous en tient, très brillamment, du reste, M. Verhaeren, qui est plutôt un visionnaire à la Victor Hugo qu'un symboliste ou que quelqu'un ressemblant à un symboliste ; et il nous parle de M. Maurice Barrès, et de M. André Gide, et de M. Bergson, qui n'ont avec les symbolistes que des rapports éloignés, d'autant plus intéressants à surprendre, me dira M. de Visan, qu'ils sont plus éloignés et plus tenus ; mais enfin, on doit le reconnaître, un peu fugitifs.

Le livre, comme il arrive si souvent aux livres qui ne sont que des recueils d'articles — à qui le dis-je ? — manque certainement d'unité.

Seulement, il est excellent ; il est esquisque ; il est tout près d'être admirable. C'est l'œuvre d'un homme prodigieusement intelligent, trop intelligent, si l'on peut dire, en ce sens que l'intelligence, trop délicate, même toujours à ce jeu des idées.
que l'on appelle le sophisme ou en même tout près ; mais en-
fin, vous n'êtes pas, sans doute, sans préférer ce défaut au
defaut contraire.
Il y a dans ce volume un nombre incroyable d'idées fines,
de remarques pénétrantes, d'aperçus soudains, révélateurs
et presque profonds, qui font réfléchir, qui font discuter et que
très souvent, tout compte fait, on estime ou totalement ou
partiellement justes et que l'on enregistre à la colonne des
enrichissements de son esprit.
Si vous voulez, je commencera par quelques-unes de ces
pensées de détail, pour vous faire comprendre ce qui est,
après tout, l'essentiel, à savoir : la force et la finesse d'esprit
de M. de Visan, et puis, j'arriverai à son idée centrale celle-
même, à sa thèse, qui ne me paraît pas très juste et que je
discuterai un peu.

M. de Visan, après M. Jean Thorel, qu'il cite, du reste,
avec admiration et reconnaissance, appelle l'attention sur ce
point, que ce ne sont point du tout les « romantiques » (1820-
1850), qui ont ressemblé aux romantiques allemands (Tieck,
Novalis, les Schlegell), mais que ce sont les poètes de 1800-
1810 qui ont très fortement ressemblé, par eux-mêmes
d'abord et en se laissant aller à leur naturel, par influence
aussi de M. de Wyzewa, de la freuse Wagnerienne, etc., que
les romantiques, qui, du reste, ne connaissaient rien de l'Al-
lemagne, se rattachent plutôt, un peu, à Goethe et à Schiller,
lesquels ne sont pas des romantiques, etc.
Il n'y a rien au monde de plus juste que cela. Pour mon
compte, il y a une bonne vingtaine d'années que je répète
l'en forçant un peu les choses, je le reconnais, mais plus
près de la vérité, je crois, que ceux qui disent le contraire :
« Le romantisme français est exclusivement français ; il dé-
rive de Corneille, de Bossuet, de Pascal, de Rousseau et de
Buffon. Son père est Chateaubriand, qui n'a rien ni d'Alle-
mand, ni d'Anglais. » Et, au contraire, on ne peut pas mé-
comparer, d'une part, que l'art des « symbolistes » est en
parfaite réaction ou presque parfaite, contre le romantisme
français ; d'autre part, qu'il a avec Novalis et Tieck des rap-
ports qu'il ne faudrait pas exagérer non plus, mais assez
etrois. Voilà qui est très bien vu.
Une petite réserve seulement : l'abîme qu'il ne faudrait pas
créuser, où l'abîme qu'il ne faudrait pas voir trop profond,
c'est l'abîme entre Goethe, Schiller et Tieck, Novalis. Par exem-
ple, M. de Visan nous dira : « Villiers, Laborgue, Verlaine
et bien d'autres ont mêlé, d'une façon étroite l'érisme au ly-
risme et semblent donner raison à ce phénomène de Tieck : l'éri-
me est le paradoxe de toute œuvre d'art : c'est cet esprit
sublimé qui plane à la fois sur le tout et joue librement
avec lui. » Or, cette phrase de Tieck est littéralement, ou
quasi-littéralement, une phrase de Schiller, dans son Traité
du naïf et du sentimental, et non seulement c'est une phrase
de Schiller, mais c'est le résumé d'un très long développe-
ment de Schiller, de toute une théorie de Schiller. Il y a de
Goethe et Schiller aux Schlegel à Tieck et à Novalis une évo-
lution, c'est-à-dire une suite de changements et de modifications
assez doux ; il n'y a pas, de ceux-ci à ceux-là, une réac-
tion, comme il y en a un essoufflement des symbolistes aux
romantiques. Ceci, on le voit assez, n'est qu'une réserve
assez légère que je fais, et l'ensemble de la théorie de M. Tho-
rel et de M. de Visan sur le symbolisme français et le roman-
tisme français demeure à mes yeux, des plus justes.
De même, le chapitre de M. de Visan sur M. André Gide
me paraît, non seulement plein de talent, mais plein de jus-
tesse. La Porte étrouée qui n'est pas loin d'être un chef-d'œu-
vre (on sait que je n'ai pas apprécié M. de Visan pour le dire),
gagne un peu M. de Visan Et pourquoi donc ? Eh ! mais, parce
que la Porte étrouée est évidemment d'inspiration protestante
et que M. de Visan ne veut pas voir M. Gide protestant. Lais-
sez-moi donc tranquille, semble-t-il dire, avec Votre Gide pro-
testant ! Si vous ne saviez pas qu'il l'est, vous ne soupconne-
riez pas, mais vous le lisant, qu'il l'est. Gide est un professeur
d'énergie individuelle comme M. Barrès est un professeur
de génie traditionnelle, régionale et nationale ! C'est un
Nietzsche. Il n'a rien de protestant. Ainsi parle à peu près
M. de Visan. Il a raison. M. Gide est surtout un individualiste
ouvert.
« C'est du parfait oublie d'hier que je crée la nouvelle de
echaque heure. Je n'aime pas regarder en arrière et j'abandon-
ne au loin mon passé comme le oiseau, pour s'enfuir,
quité son ombre... »
Ajouf, il oblige de vous faire observer, par parenthése, que
l'idée poétique est toute neuve et qu'elle est admirable ?
« Ah ! Michel, toute joie nous attend toujours ; mais veut
UN HISTORIEN DU SYMBOLISME

on peut le dire de quelques autres, on ne sait pas trop ce qu'il
doit savoir faire dans ce volume.

Mais à ces objections, M. de Visan nous dit : « Voilà de la
beauté, que vous faut-il de plus? » Ma foi! Il a bien raison.

Et, de fait, M. Paul Fort est plein de beautés. Très sou-
vent, il rappelle Maurice de Guérin, souvent Chénier,
quelquefois Musset et presque toujours il est charmant et
quelquesfois il est profond: « Couché sur un gazon dont l'herbe
est encore chaude de s'être prélassée sous l'haloïne du jour,
où que je vènèrerais ce soir avec amour la coupe immense
de bleu où le firmament rôde! Suis-je Bacchus ou Pan? Je
m'enivre de l'espace, et j'appellai ma fée à la fraîcheur des
nuits. La bouche ouverte au ciel où grémissent les arbres,
que le ciel coule en moi, que je me fonde en lui! »

Et encore : « Contemple, sous ta chose (7), laisse penser,
et sens; épreuve de toi-même, épars dans cette vie.Laisse
ordonner le ciel à tes yeux sans comprendre et crée de ton
silence la musique des nuits. »

Et encore : « Car Dieu ne crée que les choses que par l'âme de
l'homme. Chaque jour l'univers renait de son émoi. Il en
est cependant pour qui tout se repose; qui regarde le ciel,
ne l'aperçoivent pas. »

M. de Visan voudrait citer tout le volume ; je voudrais
cité tout ce que M. de Visan en a transcrit.

Mais pourquoi M. de Visan dit-il que de tous les poètes
contemporains, M. Paul Fort innove le plus? Il ne me
semble pas innover. Il reste dans la grande tradition des éligia-
ques français. Lamartine le reconnaissait du premier coup et
dirait : « À peine une différence d'accent. » — « Mais l'accent
est beau? » — « Aussi beau que les plus beaux accents de mon
temps. »

II

J'arrive à la thèse générale de M. de Visan, à la caractère-
istique qu'il a prétendu donner, non pas de l'école symbolique;
— car, sans qu'il le dise formellement, il me semble bien qu'il
ait vu dans le symbolisme plutôt l'atmosphère d'un temps
qu'une école, — mais enfin a la caractéristique qu'il a pré-
tendu donner du tempérament général des poètes, de 1880-
1900.

Dans un article célèbre, reproduit (avec quelques change-
ments assez notables), dans son Évolution de la poésie lyrique
en France au xixe siècle, Brunetièr écrivait : "Le symbolisme, c'est tout simplement la réintégration de l'idée dans la poésie. Un symboliste est tenu de penser s'il veut mériter le nom de symboliste ou celui de poète même... Tout symbolisme suppose une idée sans le support de laquelle il n'est qu'un conte de fée..." et toute symphonie explique un édifice, à vrai dire, une mythologie, entendons une certaine conception des rapports de l'homme avec la nature universelle, ou, si vous l'aimez mieux, avec l'inconnaissable.

Brunetièr ne disait pas seulement cela dans son propre article, mais il disait cela surtout et il y insistait et l'on sait très bien qu'il y tenait infiniment.

De son côté, M. de Visan, au cours de tout son volume et de plus en plus, appuie sur ceci, qui lui tient au cœur, que les symbolistes ont été des penseurs, des philosophes, des métaphysiciens, des disciples immédiats, de Fichet et de Hugo, et que de là, au moins surtout, vient leur immense supériorité sur les classiques, sur les romantiques et sur les parnasliens.

C'est ce qui ne m'a pas frappé, ni quand je les ai lus au jour le jour, ni pendant la révision attentive que je viens d'en faire, et c'est ce que je ne crois absolument pas. Il n'y a rien d'absolument vrai, ni d'absolument faux en critique littéraire et aussi je ne dirai pas ici que l'erreur est radicale; je dirai seulement qu'elle approche autant du radical qu'une erreur littéraire peut en approcher. Aucun poète de 1880 à 1900 n'a été plus personne, pas même, M. Viole-Girgin, et je crois que pour la postérité, la caractéristique même de la poésie française de 1880 à 1900 sera qu'elle était une des moins philosophiques de toutes les poésies françaises.

D'où vient donc, selon vous, l'erreur d'un homme comme Brunetièr, et d'un homme, que vous estimez très haut, comme M. de Visan ? — De ceci : Brunetièr, dans son horreur pour la littérature sans pensée, pour la littérature photographique ou pour la littérature à imagination matérielle, il est pour le naturalisme, comme on disait à cette époque en employant encore ! le mot qui faisait le contraire le plus fort, Brunetièr souhaitait de tout son cœur une littérature à idées et, la cherchant, il ne la trouvait pas du tout dans la poésie de son temps, mais il s'efforçait de croire que la poésie de son temps l'était ou pouvait l'être ; et, avec ses instincts de géné-
I. **La Revue**

Je ne me borne à indiquer que d’avoir pu trouver une concordance entre des hommises, certes, très distinguées littérairement, et une philosophie assez impénétrable à des cervaux purement littéraires, c’est un signe que M. de Visan voit toutes choses sous l’aspect philosophique dont son cervau a pris l’habitude et qu’il a mis dans nos homo poètes symbolistes toute la philosophie qu’il y voit.

Il me dira, bien entendu : « C’est cela même, en sens inverse. Ce n’est pas mon hyperbophile philosophe qui m’a fait voir les symbolistes comme penseurs. C’est votre virulence philosophique qui vous a empléché de les voir tels; et ce n’est pas moi qui mets en eux de la pensée ; c’est vous qui, à les lire, nez-vous dans toute la pensée qui est en eux et vous pries, pour ainsi parler, de philosophie. »

Évidemment, il est très possible; et c’est parce que les choses sont ainsi et ne peuvent pas autrement, que toute critique se ramène à l’impressionnisme et que toute critique ne peut dire que ceci : « Cet auteur, tel que je suis, et parce que je suis tel, c’est ainsi que je le vois ; et ce que je vous donne, c’est mon modifié par la peur et peut-être lui modifié par moi, et il me serait impossible, et très difficile, sans doute, à un autre, de démêler ce qui, dans ma critique et mon appréciation de lui, est lui versé en moi ou moi versé en lui. »

Tout ce que je puis dire est donc qu’il me semble que M. de Visan est très philosophe et a donné aux symbolistes qu’il aimait et pour les aimer davantage, toute la philosophie qu’il avait en lui ; après quoi, il n’est pas étonnant, qu’il les ait aimés avec force.


III.

Si l’on me demande enfin comment j’estime, moi, la poésie française de 1880-1890, je me trouverai tout de suite beaucoup plus rapproché de M. de Visan, qu’on ne croirait ; car
Au point de vue de l'expression nouvelle qu'ils ont trouvée ou voulu trouver, les symbolistes eurent pour caractère général d'être essentiellement musiciens, de mettre dans leurs vers des musique le nombre, le rythme, le chant, avec un soin très minutieux et une très vive sensibilité.

— Et donc, dira-t-on, ils n'obéirent point, ici, à leur principe général, qui était de rendre la poésie à la poésie et de la tenir écartée de tout ce qui n'était pas elle.

— Il y a un peu de vérité dans l'objection ; mais elle n'est pas véritable pour cela. Les symbolistes ne voulaient jamais rien emprunter à la musique, ni ne voulaient jamais transposer l'art musical en art littéraire ; ils voulaient trouver la musique de la poésie elle-même, ou pour bien mieux dire, trouver la musique conforme à chacune de leurs idées poétiques et expressive de chacune de leurs idées poétiques. De là, leur invention du vers libre, et c'est-à-dire des rythmes de prose soutenus seulement par la rime ou l'assonance ; et c'est-à-dire du rythme que crée la pensée poétique et non pas antérieure à cette pensée, posée avant elle et où elle doit se glisser et se conserver.

Cette définition seule indique que le vers libre est, pour le poète musicien, une nécessité, comme le rythme continuément inventé est une nécessité pour le musicien proprement dit, et les symbolistes étaient aussi forçés par leur nature même de chercher le vers libre, que la Fontaine, par exemple, l'avait été.

Je suis pourtant la principale cause de leur échec, parce que, s'ils étaient dans la nécessité de le chercher, ils ont été aussi, presque tous, d'une prodigieuse maladresse à le manier, ayant, pour la plupart, l'oreille aussi fausse, ce qui est un malheur, qu'ils l'avissaient exigeante, ce qui est un don ; et leur effort, qui était légitime et nécessaire et qui restait honorable, ayant abouti, le plus souvent, aux plus cruels contresens rythmiques du monde, par où la foule, qui juge par le succès, a condamné la tentative elle-même, alors que ce n'était que les résultats de la tentative qu'il fallait estimer malheureux.

En somme, à mon avis, ce fut une très grande mésaventure et la plus grande peut-être de toutes celles qu'a subies la poésie française.

Cependant, les poètes de 1880-1900 ont droit à quelque reconnaissance de la postérité en considération de ce qu'ils ont attaqué ce qui devait l'être. Négativement et partielle-